

*cursif, ive :*  
adj. 1792 ;  
*coursif* ; 1532 ;  
latin médiéval  
*cursivus*,  
de *currere*,  
*courir*.

I. Qui est tracé  
à la main  
courante.  
"On appelle  
*cursive*  
toute écriture  
représentant  
une forme  
rapide  
d'une écriture  
plus lente".  
(M. Cohen),

Lettres  
*cursives*.  
Subst.  
La *cursive*.  
V. Anglaise.

Ecrire  
en *cursive*.

II. Fig. V.  
Bref, rapide.  
Style *cursif*.  
(Le Petit  
Robert).

# "Grain de sable sous le capot"

Un entretien avec Hubert Truxler  
autour d'une écriture liée au travail  
en usine

Hubert Truxler a travaillé  
comme ouvrier spécialisé (OS)  
chez Peugeot à Sochaux  
(France) de 1968 jusqu'à sa  
retraite anticipée en 2003, à  
l'âge de 56 ans.

*Grain de sable sous le capot*  
est paru chez Agone Éditeur.



MARCEL DURAND

## Grain de sable sous le capot

Résistance & contre-culture ouvrière :  
les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)

Préface de Michel Pialoux

Deuxième édition revue & augmentée

AGONE  
ÉDITIONS

## La vie à l'usine

**Pouvez-vous résumer votre vie en quelques lignes pour les lecteurs de Filigranes ?**

H.T. : En avril 1872, mon arrière-grand-père, ne voulant pas devenir allemand, fuit l'Alsace. Il réinstalle son atelier de forgeron dans les Vosges. Mon grand-père puis mon père lui succèdent à l'enclume.

Né le 26 novembre 1947, je suis le dernier d'une fratrie de 12 enfants. J'obtiens le CEP (Certificat d'Etudes Primaires) en 1961. À 14 ans et 4 jours, c'est ma première journée de travail au tissage du hameau, à Xoulces. Je devance mon appel au service militaire dans l'espoir de voyager. Je reste cantonné à Fréjus. Mon frère aîné travaille à Sochaux depuis 1959. Il me propose de venir l'y rejoindre. Je suis embauché dans l'immense usine le 13 février 1968. Je voyage enfin et me marie à Fort-de-France le 13 août 1968, mon fils naît en 1969, ma fille en 1970. Je divorce en 1984. Après 11 mois de congé sans solde, je pars en préretraite en décembre 2003.

**Votre livre éclaire très bien les transformations de la chaîne à Peugeot-Sochaux entre 1968 et 2003 : pouvez-vous expliquer à ceux qui ne l'ont pas encore lu ce qui vous paraît maintenant, avec le recul, l'essentiel de cette évolution ?**

H.T. : Pour contrer les acquis de 1968, la direction embauche des hommes de main, des nervis. Ils attaquent physiquement des militants. La charge de travail augmente au fil des mois avec une forte accélération à l'arrivée de Jacques Calvet comme

PDG. Développement de l'individualisme, primes au choix, mise en concurrence des équipes, management à la japonaise.

L'informatique flique l'ouvrier et son travail. Terminé, nos astuces pour souffler. Les robots imposent la cadence. Banalisation du travailleur jetable (intérimaire). Pic de la masse salariale à Sochaux en 1979 : 42 000 salariés. Moins de 12 000 en 2003. Ouvriers jeunes et dynamiques en 1970, vieux et usés en 2000 et toujours à la chaîne.

## La liberté de dire

**Pensez-vous qu'il y a de la place pour une dignité humaine dans le monde du travail et à l'usine en particulier ? Quelle serait-elle ?**

H.T. : Je rêve d'avoir des rapports francs avec la hiérarchie : à défaut de l'abolir, j'aimerais que nos remarques soient prises en compte. Le travail est de plus en plus impersonnel, dicté par l'informatique. Le préposé à la tâche est devenu l'esclave de la machine, de l'écran. Il est isolé et en concurrence avec les autres salariés.

*"Les principaux risques que nous encourons au poste des planches sont les coupures aux mains et les blessures aux pieds. La tôle est souvent hérissée de bavures à acérées, tranchantes comme des lames de rasoir. Certains se munissent de gants protecteurs mais ce n'est pas commode pour saisir les vis ou brancher les fils. Ceux qui n'ont pas l'habitude du poste se blessent plus fréquemment que les anciens. Quand on*

*sait où placer les mains pour éviter les bavures, ça limite les visites à l'infirmierie et les gros pansements."*

**Quand avez-vous commencé à écrire sur l'usine et pourquoi ? Pour qui ?**

H.T. : Au début de la grève de l'automne 1981, plusieurs grévistes me suggèrent d'écrire un carnet sur ce conflit. Je leur avais fait lire le récit de mon voyage en autostop Caracas-Montréal-Miami.

Je prends des notes à chaud comme pour mes voyages. Le nouveau carnet est destiné à un cercle restreint de collègues grévistes.

*Je suis un électron libre. Je ne suis pas syndiqué et ne me pose pas la question si mon récit va plaire ou non. Je tente de raconter ce que je vois. Mon regard extérieur me permet la critique. Je donne aussi mon point de vue puisque je participe à la grève.*

**Vous dites dans *Union communiste libertaire* : « Pour écrire sur l'usine, il faut la vivre de l'intérieur, la renifler avec ses tripes. ». Que vit-on de l'intérieur ? Et alors, les mots viennent-ils facilement ?**

H.T. : Je griffonne quelques mots sur un bout de papier à l'occasion d'un temps fort, d'une altercation avec un chef, d'un accident, d'un fait qui secoue la routine. Pour garder trace de ces instants uniques, retranscrire l'ambiance, le bruit, l'odeur, la violence larvée et celle qui finit par exploser. Puis le véritable travail d'écriture commence. Traduire mes

pattes de mouche en phrases intelligibles, où je puisse expliquer avec précision ce que je veux dire, où le lecteur comprenne ma pensée.

**Y a-t-il des choses dont vous parlez dans votre livre dont vous saviez que cela ne plairait pas à tout le monde de les voir rendues publiques ? Qu'est-ce qui vous a poussé à en parler ?**

H.T. : Écrire la vérité, rien que la vérité. J'ai fait le choix de tout raconter. Des militants m'ont reproché de parler de l'alcool sur la chaîne, des combines pour gagner quelques secondes, du sabotage. J'aborde aussi les travers de quelques collègues : machos, fayots, etc.

*"Gratte couille, en quelques mois, grimpe les échelons à toute vitesse. De simple OS, il est passé remplaçant puis dépanneur, et le voilà qui apprend tous les postes de la chaîne pour passer son PI.*

*Nous le surnommons Gratte-couilles parce que son tic préféré consiste à se les gratter en toutes circonstances. Nous, ça ne nous dérange pas, au contraire, ça augmente notre hilarité de le voir se les gratter en tournant autour d'une dame pour faire l'intéressant.*

*Mais là où nous prenons le plus notre pied, c'est quand il est en présence du contre-maître. Ne sachant que faire pour fayoter au maximum, il se les gratte de plus belle.*

*Où nous rions moins, c'est quand il prend des airs*

*hautains. Il n'y a pas de  
quoi être fier. Fayoter  
ouvertement et sans complexe  
pour obtenir le PI,  
tu parles d'une gloire !*

**Où trouve-t-on le courage d'être minoritaire dans ses choix de poste de travail, dans la révolte et dans les grèves, et de le rester dans la durée ?**

H.T. : C'est au service militaire que je me suis forgé le leitmotiv "Je ne suis pas un mouton". De retour à la vie civile, choix de rester au bas de l'échelle. Conserver ma personnalité. Bien des années plus tard, j'ai lu *Le Principe de Peter* : s'élever jusqu'à son niveau d'incompétence. Rebelle, mais sans aller jusqu'au point de rupture, le licenciement. Pas porté sur le coup de poing ni sur la violence verbale. Je pratique plus aisément des actions surnoises et surtout la dérision. La direction envoie les petits chefs en stage. Ils y apprennent à mater les militants, les femmes, mais pas les clowns.

Par ailleurs j'ai toujours été très actif, hors de l'usine. La vraie vie commence après les huit heures de turbin. Je suis passionné par quantité de sujets, mais allergique à la mécanique.

**Quelles conséquences ces choix ont-ils eues sur votre carrière ?**

H.T. : Bien que syndiqué sur une très courte durée (à la CGT), juste pour énerver le chef de l'époque, je reste en perpétuelle opposition avec la hiérarchie. Je suis catalogué "rouge". Mon salaire reste au plancher, la dignité n'a pas de prix.

## Résister par l'humour

**L'humour est très présent dans votre livre : quelle place a-t-il prise dans la résistance et dans la lutte ? faisait-il partie du quotidien du travail ou est-ce une caractéristique personnelle que vous avez ajoutée en écrivant le livre ?**

H.T. : L'humour masque ma timidité. Au quotidien, je suis plutôt d'un tempérament optimiste. *Faire le fou pour ne pas le devenir*, ça aide à tenir le coup huit heures d'affilée. Dès le premier cahier destiné aux collègues, je tente de raconter l'atelier le plus fidèlement possible. Et il s'en passe de drôles. Cela devient triste au fil des années. Combat n'est pas le mot juste pour désigner mon attitude au travail. C'étaient des petits riens de résistance au quotidien, dans la durée, pour tenir jusqu'au bout.

**Près de vingt ans après avoir quitté l'usine, avez-vous gardé des liens avec le monde du travail ? Avez-vous poursuivi votre réflexion sur le monde du travail ? Vous êtes-vous orienté vers d'autres combats ?**

H.T. : Je rencontre quelques ex-collègues militants dans les manifs locales, beaucoup sont à la retraite. J'en croise qui travaillent encore, ils me disent que les conditions de travail empirent.

Je reste en relation suivie (courrier, téléphone, visites) avec les récalcitrants de l'époque.

Les livres, les films sur le travail m'intéressaient peu avant la parution de *Grain de sable sous le capot* (1990). Puis j'ai lu *Travailler deux heures par jour* du collectif Adret paru en 1977. La révélation a été *Une semaine de péché* du Suédois

Folke Fridell. Ce brûlot a fait scandale à sa sortie en 1949. Il m'a décidé à prendre un congé sans solde de 11 mois, le maximum légal. Quand les patrons vous disent que la lecture est dangereuse !

Suite à la réédition de *Grain de sable* par les éditions Agone en 2006, j'ai été invité à de nombreux débats. Quantité de livres m'ont été conseillés sur le travail.

J'ai rencontré des auteurs (autrices), des étudiant.es en sciences sociales, des cinéastes axés sur le travail et ses conditions déplorables. Je garde le contact avec quelques-uns.

Je n'ai pas attendu d'être à la retraite pour militer. J'ai participé aux Actions Urgentes d'Amnesty International pendant 25 ans. À la montée du Front National, j'ai adhéré à Ras l'Front, au MRAP. Je me suis abonné aux journaux anti FN Alerte Orange, Cuverville (Toulon). Je suis adhérent de longue date à l'OIP (l'Observatoire International des Prisons), au CEDRA (Contre l'Enfouissement des Déchets RadioActifs), à la AACG (association des Anciens Appelés en Algérie et leurs Amis Contre la Guerre). J'ai été actif à la création de "Vélocité-pays de Montbéliard". J'ai fait partie du comité de soutien à Farley Matchett, homme noir condamné à mort au Texas, exécuté en 2006.

Je me suis fait débaptiser et, dans la foulée, inscrire sur le registre de Citoyen du Monde n° 18 10 48.

## La chaîne solidaire de l'écriture

**Le choix de dire les choses sans fioritures dans votre livre est-il venu spontanément ou avez-vous le sentiment d'avoir fait des choix**

**d'écriture conscients ?  
Grossir le trait, sélectionner,  
atténuer... ?**

H.T. : Je connaissais par avance les lecteurs du projet initial du premier cahier de souvenirs. Des phrases courtes pour décrire l'instant présent. Éviter les paragraphes alambiqués, du style tract de la CFDT. Aller à l'essentiel et vite, comme à la chaîne, où chaque seconde compte. J'y inclus mon parti pris vu que je suis parfois acteur. Je privilégie des mots du jargon des OS. (Ouvriers Spécialisés) parfois grossiers.

**Pourquoi avez-vous accepté de passer des feuillets qui circulent entre copains au livre publié ?  
Quels étaient les enjeux pour vous de cette publication ?**

H.T. : Je n'avais pas le projet d'écrire un livre. Juste de consigner des événements en rapport avec mon travail. Christian Corouge, auteur de *Résister à la chaîne* (éd. Agone), héberge un sociologue, Michel Pialoux, venu enquêter sur l'usine de Sochaux. Christian lui montre les cahiers que je lui ai confiés. Michel vient me voir, il me persuade qu'il ne faut pas laisser ce témoignage moisir au fond d'un tiroir. Il me dit : "Tu écris une troisième partie et moi je cherche un éditeur."

Je réponds : "Je veux bien que ce soit publié mais j'écris au nom d'une bande de copains. Je signerai sous un pseudo (Marcel Durand)."

Si ce qu'il se passe à l'intérieur d'un atelier de chaîne de montage intéresse des personnes de l'extérieur, alors va pour le bouquin.

**D'où vient le besoin de créer un langage différent de celui que tenaient les hommes de pouvoir ?**

H.T. : Un ouvrier écrit pour les ouvriers. Si quelques expressions novlangue maculent le récit, c'est pour me moquer de la hiérarchie et des syndicats à sa botte (SIAP, CFTC). J'écris "Les 3 K" (deuxième partie de *Grain de sable*) juste après m'être imprégné d'Alfred Jarry, Raymond Queneau, Bois Vian. J'appuie le trait dans les premières pages des "Trois K" en abusant du K pour railler le SIAP (Syndicat Indépendant - fortement dépendant - de la direction des Automobiles Peugeot).

*"À Nanard, le Zèbre ne prend même pas la peine de demander. Nanard, quitte à rester OS toute sa vie, préfère garder l'avantage de pouvoir dire merde quand il veut, à qui il veut. Sa devise : ne jamais rentrer dans leur système de cons."*

**Pouvez-vous en dire plus sur "Un ouvrier écrit pour les ouvriers". Il n'y aurait alors aucune traversée sociale possible pour les livres ? Aucun ascenseur ?**

H.T. : J'ai écrit les parties 1 et 2 pour mes collègues complices (j'exclus les fayots). Je n'avais pas du tout envisagé leur publication avant que Michel Pialoux ne m'exhorte à écrire la troisième partie en vue d'éditer l'ensemble. Quand le livre est édité, le cercle des lecteurs s'élargit mais je ne change pas mon style. Quelques ouvriers "écrivains" arrivent à grimper l'échelle sociale. C'est leur but et tant mieux.

Mon choix entre l'ascenseur et l'escalier reste l'escalier même s'il y a huit étages à gravir. Je suis fier de rester au rez de chaussée, de me revendiquer ouvrier, même si je ne boude pas ma satisfaction que mes racontages sur l'usine intéressent au-delà des ouvriers de base.

*"Nanard hausse les épaules, évite tout commentaire et s'en retourne à son poste. Il prend son temps, flânant de ci de là, discutant avec un copain puis un autre. Cela fait un dépannage de gagné ; des anomalies, il y en aura d'autres."*

*"Nanard transmet donc son savoir mais à la tête... de l'apprenti. Si ce dernier regarde consciencieusement, note le coup de main, puis effectue l'opération exactement comme Nanard lui explique, ça se passe très bien pour lui. Il administre alors une formation progressive. Une fois que l'apprenti s'est bien fait la main sur une opération, Nanard l'initie à la suivante et se charge du reste du montage."*

**Le fait d'écrire et de faire circuler vos chroniques vous a-t-il rapproché de vos camarades ou vous a-t-il séparé ou éloigné d'eux ?**

H.T. : J'ai fait lire les deux premiers cahiers ("le clan des planches de bord" et "Les 3 K") à une dizaine de collègues en qui j'avais toute

confiance. Plusieurs ont commenté des situations décrites qu'ils avaient vécues. Nos relations ont peu changé. Toujours la même complicité et solidarité dans l'atelier et des loisirs partagés à l'extérieur. Toujours des rapports distants mais sans animosité particulière avec les autres collègues. Beaucoup pensent que j'ai un grain (de folie). Je ne les en dissuade pas.

### **Faire résonner sa parole avec celle des autres**

**Les lecteurs ont-ils reçu le livre de la même façon en 1990 et 2006 ? Quels lecteurs avez-vous rencontrés ? Qu'avez-vous retiré de ces échanges ?**

H.T. : La réédition par les éditions Agone a élargi le cercle des lecteurs. Michel Pialoux y consacre une longue préface. Mon nom véritable figure en quatrième de couverture. Le récit a été augmenté de deux parties. Les nombreux débats autour du livre m'ont permis de rencontrer quelques ouvriers de base. *Grain de sable* leur était initialement destiné. Mais l'assistance est majoritairement composée d'ouvriers-écrivains, de sociologues, d'universitaires, d'artistes et de cinéastes, de militants syndicaux ou politiques, ancrés très à gauche voire davantage. Des liens, des amitiés nouvelles se sont créés.

**Agone est un éditeur engagé dans la transformation de la société et du capitalisme. Connaissez-vous et lisez-vous d'autres livres de cet éditeur ?**

H.T. : Les éditions Agone m'étaient inconnues avant ma rencontre avec Michel Pialoux. Depuis je puise

généreusement dans leurs riches collections. Contre-feux : *Le communisme désarmé* ; *Changer sa vie sans changer le monde* ; *École publique et émancipation sociale*. Mémoires sociales : *Une histoire populaire de la France*, *Histoire universelle de Marseille*, *Amianto*, *Dix ans d'Action Directe*, *Les Révoltés de la Courtine*. Dossiers noirs : *L'État français et le génocide des Tutsis au Rwanda* ; *Comores-Mayotte : une histoire néocoloniale*, *Un pompier pyromane*). Éléments : *Allemagne 1918 : une révolution trahie*). J'ai renoncé aux 1280 pages de *La Guerre d'Espagne* car mes yeux fatiguent vite.

**Connaissez-vous d'autres personnes, venues d'autres pays et continents, qui ont elles aussi accédé à l'écriture de leur propre vie de travailleurs et donc à de nouvelles formes de dignité ? Connaissez-vous des lieux, des mouvements qui encouragent cet accès à l'écriture ?**

H.T. : Il existe beaucoup d'étrangers venus en France et qui écrivent. J'en ai peu rencontré : Ahcène Azzoug, ouvrier à Peugeot, *Destin sans frontière*. Ghani Niame, enseignant, *Les oliviers de la colère*.

Les rares ateliers d'écriture auxquels j'ai participé m'ont mis mal à l'aise. Une feuille blanche à noircir à partir d'un thème me paralyse. Des réseaux militants ouvrent leurs colonnes à des textes correspondant à leurs idéaux : *Incendo* à Avignon, *Roberta* à Genève, *L'Invendable* à Roanne, *Pour l'émancipation sociale* à Lure (Haute-Saône), *L'œil du fennec* ...

**Nous avons vu dans la préface que vous êtes devenu un grand lecteur à partir de 1971 et que vous vous êtes aussi beaucoup intéressé à l'art.**

### **Ces lectures et ces expériences artistiques ont-elles nourri votre écriture ?**

H.T. : Le but de m'intéresser à l'art était de me perfectionner dans la réalisation d'objets en allumettes. Dans ce domaine-là aussi j'étais à contre-courant. Boudier les maquettes scrupuleusement reproduites à l'échelle et inventer diverses techniques d'assemblages ou de combinaisons avec d'autres matières.

Au départ je veux transmettre un message. Exemple : "L'automobile : machine à renflouer les caisses de l'État", puis je fabrique l'objet illustrant mon propos : une seule face d'une automobile polychrome. Elle sera exposée entre autres à la succursale Renault de Montbéliard en 1977.

Pour écrire sur l'usine, j'ai gardé l'idée de passer un ou des messages. Mes lectures sur l'ethnologie m'ont également influencé pour parler de la tribu des Hen-Heins dans la terrible jungle Pijo. Pour l'humour, chaque mercredi, *Le Canard enchaîné* offre une source d'inspiration : informer sans larmoyer (poil au nez !)

### **Et aujourd'hui**

#### **Une fois à la retraite, écrivez-vous toujours ?**

H.T. : J'ai écrit la dernière partie du *Grain de sable* alors que j'étais déjà en préretraite. Ça a été une souffrance car j'étais privé d'émotions prises sur le vif. Je n'avais comme outil que les multiples notes et tracts récupérés à l'époque où je travaillais.

Je n'écris plus sur le travail. Je continue à alimenter mon réseau de correspondants. Je confectionne des

enveloppes "Art postal". J'en reçois aussi de très originales. Je sélectionne des articles dans la presse, des textes de mes correspondants. Je les photocopie et les dispatche. J'aime brasser les idées. Je reste un fidèle client du service courrier de la poste. Je n'ai aucun écran chez moi mais je suis très cinéophile. Aucun véhicule (même plus de vélo), juste mon caddie pour les courses. Pas même de carte bancaire. Et je me sens plutôt bien dans ma peau.

#### **Écrire, est-ce pour vous un plaisir, un paquet de difficultés, un retour à l'école, un acte militant, un truc d'intellos ? Ou quoi d'autre ?**

H.T. : Écrire est une autothérapie. Juste griffonner quelques mots, cela soulage. L'écrit démêle les idées embrouillées. Tenir un journal intime, pas forcément dans le but de le publier. Il circule quantité de textes sur Internet. Un ami y a posté une tranche de sa vie avec l'idée d'être repéré et de recevoir des propositions de publication.

Pour moi écrire est avant tout un plaisir, voire un acte militant, mais surtout pas un truc d'intellectuel.

*Hubert Truxler alias Marcel Durand  
alias Bébert, alias L'Homme-  
toujours-en short. (Juillet 2021)*

(Un entretien mené  
par Michèle Monte  
et Monique d'Amore)